

JOSÉ PIERRE
Costas Tsoclis



Costas Tsoclis
La Barque (1983)

Tsoclís fut ce petit garçon grandi dans les rues d'Athènes et que je n'ai pas connu.

J'essaie de me l'imaginer.

Voyez, il se sait observé, alors il s'est arrêté de courir et fait face à la caméra

En clignant les yeux à cause du grand soleil.

Mais avez-vous remarqué comme la lumière d'Athènes est froide
Surtout lorsqu'elle éclaire ces années de dénuement et de deuil ?

Les ombres sont dures sur ce visage d'enfant

Où tout ce qui devrait s'incurver doucement prend une sorte de relief tragique.

N'exagérons pas tout de même car,

Lorsqu'il cesse de cligner,

Dans ses yeux clairs on lit déjà cette grande tendresse et cette
profonde mélancolie

Qui chez lui sont inséparables.

Le soleil, justement, lorsque, bien plus tard, il fera son apparition dans la peinture de Tsoclís, n'aura rien de cette froideur et

de cette pureté qui font si bien valoir les beautés toutes conceptuelles du Parthénon. Le soleil de Tsoclis est sinon un soleil éteint, du moins un soleil de charbonnier qui avoue toute sa matérialité aux dépens de sa fonction de grand luminaire et de sa mythique réputation. Eh quoi, un soleil qui ne brille même pas ? Apollon n'en aurait pas voulu. Et pourtant, quelque part, Tsoclis est le peintre cher à Apollon. Mais à cet instant-là, quelque chose en lui refusait la lumière et la grâce divines, quelque chose en lui choisissait la face chthonienne des choses.

Plus exactement, l'instant où Tsoclis rejoint la peinture contemporaine, celle qui se fait, celle qui se crée, c'est celui où cette peinture redécouvre le chaos.

Alors, dans un tumulte de matière picturale projetée en tous sens, de coulures, d'éclaboussures, de textures hybrides et d'indécision formelle, c'est comme si la Création tout entière se voyait remise en question.

Qui n'a pas vécu, serait-ce en spectateur, cette période ne saurait imaginer ce sentiment, vraisemblablement prométhéen, qui s'empara des peintres pour lesquels c'était enfin le droit de tout oser.

Une nostalgie de l'austérité cependant s'affirmait déjà ici ou là, ou encore le désir de confronter la spontanéité du geste et le lâché de la substance avec quelques graves principes.

Très tôt, Tsoclis va s'arracher aux soleils gluants et aux limoneuses apparitions, s'insurgeant contre ce dieu qu'il a choyé et qu'il nomme la domination du hasard.

A quelques sursauts près, les éclaboussantes, les éblouissantes libertés aux couleurs de la révolte, le rouge et le noir, ces libertés vont se voir répudiées.

Il ne s'agit pas d'une perte de confiance qui concernerait exclusivement une attitude d'ordre esthétique. Il s'agit, plus gravement, d'une perte de confiance en la vie. Sitôt reconnue, la femme aimée

devient hors de portée. Fini le temps des enthousiasmes juvéniles. L'art doit servir à véhiculer au-dessus des mers et des continents, par-delà les frontières de toute espèce, les messages interdits. Les messages secrets de la passion amoureuse. Tout ce que l'on voudrait dire et faire et que l'on ne peut véritablement ni dire ni faire. C'est l'heure d'Hermès. Il accourt, avec ses sandales ailées.

Pour donner à ces messages une pleine réalité, pour que les mots qui les composent prennent toute leur dimension, Costas Tsoclis leur confère épaisseur et substance, il en fait des choses palpables.

Ainsi voit-on peu à peu ces silhouettes aux formes arrondies se mettre à gonfler comme de la pâte à beignets que l'on jetterait dans de l'huile bouillante.

Tout cela ressemble maintenant à des galets polis par l'incessant frottement des marées ou encore à des cornues d'alchimistes, voire tout simplement à des outres.

Mais en même temps l'usage de résines synthétiques procure à ces volumes une apparence artificielle et irréelle, comme s'ils sortaient de quelque Bauhaus non-fonctionnel.

Il est sans doute plus intéressant de remarquer à leur propos que ces reliefs sont la tentative logique de traduction dans les trois dimensions d'une peinture à deux dimensions.

Et si les formes primitivement plates sont ici devenues ces objets boursouflés que je viens d'évoquer, les arabesques, elles, se sont métamorphosées en tiges aux courbes capricieuses.

Certes, l'on pourrait épiloguer sur le fait que cet univers formel issu d'un message secret demeure tout aussi hermétique après être passé dans les trois dimensions de la réalité.

Mais ce qui compte par-dessus tout dans cette expérience, à mes yeux du moins, c'est que pour Tsoclis la peinture, à partir de là, sera un jeu perpétuel entre les deux dimensions et la troisième.

Un va-et-vient toujours renouvelé entre la profondeur et l'illusion de la profondeur, poursuivi pour notre bonheur jusqu'à ce jour et, je l'espère bien, au-delà.

Lorsqu'on prononce en sa présence le nom de Narcisse, Tsoclis hausse les épaules et répond par cet autre nom : Plaka.

Plaka, c'est ce quartier du vieil Athènes où, dans une enceinte de maisons promises à la démolition et depuis longtemps déjà abandonnées par leurs habitants, Tsoclis plaça quelques immenses miroirs et quelques tas de pierres. Et soudain, à la surprise des habitants du quartier et bientôt à leur émerveillement, ce lieu de ruines se métamorphosa en un lieu enchanté. Car les miroirs citaient au milieu des masures des images simplement distantes de quelques dizaines de mètres, mais qui n'en suffisaient pas moins à introduire en cet endroit un dépaysement radical. La réalité ordinaire s'enchantait soudain de la projection d'une autre réalité. Ainsi Costas Tsoclis peignait-il dans Plaka à l'aide de miroirs comme il avait peint auparavant à l'aide d'un arbre ou d'une vieille carcasse de barque.

Il est bon de nous rappeler que nos rêves appartiennent à cette vie et non point à l'autre. Il est bon de nous rappeler que les rêves font partie de la réalité. Et que peut-être c'est à force de rêver que l'on pourra connaître un jour la vraie saveur de cette réalité.

Tsoclis devant et derrière le miroir. Tsoclis attaché à nous redécouvrir la beauté du monde. Tsoclis nous guidant aussi bien vers les arbres que vers les rivages égéens ou encore parmi les ruines. Tsoclis, à force de se pencher sur lui-même, nous aidant à nous réconcilier avec un monde meurtri mais pas encore disparu. Tsoclis nous invitant à jouir de nos sens et de l'imagination de nos sens. Tsoclis vers une plus grande participation de l'affectivité à l'ordre des choses.

Si je le voyais nous inviter
A sauter d'une étoile à l'autre
Comme déjà il nous invite
A sauter d'une pierre à l'autre,

Sans doute penserais-je
Qu'il nous presse
De redevenir des dieux.
Mais non, mais non.
En nous invitant à nous abîmer
Dans ses miroirs,
En nous invitant à pénétrer
Dans l'essence des choses,
Qu'elles soient arbres ou ruines,
Vieille barque ou journaux froissés,
Le miracle auquel il nous convie,
C'est à redevenir des hommes.

Ce n'est pas si simple, on en conviendra.

José Pierre

